

08 Décembre 1965

La dernière fois, vous avez entendu de moi une sorte de leçon qui ne ressemblait pas aux autres parce que, il se trouve qu'elle était entièrement écrite . Elle était entièrement écrite aux fins d'être donnée au plus vite à une sorte d'impression qu'on appelle ronéotypie et que vous puissiez l'avoir comme repère eu égard à mon enseignement.

Certains en ont émis un certain regret, disons une déception. La chose vaut qu'on s'y arrête pour y mettre un peu d'humour. Je dirai que la façon dont cette déception s'exprimait était quelque chose autour de ceci - je force un peu - on préférerait cette sorte de bagarre, paraît-il, que représente d'assister - j'ose à peine le dire - à la naissance de ma pensée. Vous pensez si ma pensée naît quand je suis là, en train de me colleter avec quelque chose qui est loin d'être tout à fait ça. Comme tout le monde, c'est avec ma parole, bien sûr, que je m'explique. Ça prouve, bien entendu, qu'elle s'est formée ailleurs.

D'ailleurs, vous avez peut-être pu entendre que mon cogito à moi - ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'il est en quoi que ce soit en contradiction avec celui de Descartes - ce serait plutôt « je pense, donc je cesse d'être ». Alors, comme je ne cesse pas d'être, comme vous le voyez bien, ça prouve que ma pensée, j'ai moins de raison que d'autres d'y croire.

Néanmoins il est bien certain que c'est à ça que nous avons affaire. C'est ce qui ne rend pas les rapports plus faciles avec ceux à qui elle s'adresse tout spécialement, c'est à dire les psychanalystes. Et le fait que les remarques de tout à l'heure me soient venues, je le répète, avec une pointe d'humour, tout spécialement de leur côté, prouve bien, ce qui se confirme, que c'est aussi de leur côté qu'on préfère ce que j'appellerai le « côté numéro » de cette exhibition. Ça ne facilite pas les rapports.

C'est bien aussi de ce point de vue qu'il faut

entendre le fait que j'ai cru à plusieurs reprises, dans mon dernier exposé devoir faire allusion à ce qui constitue un certain temps de mes rapports avec les psychanalystes, et par exemple que j'ai parlé de l'accueil fait à ce que j'appelle la « Chose Freudienne » ou tel autre point analogue.

Il ne s'agit pas là de ce que j'ai pu entendre qualifier de vains rappels d'un passé, ce qui est curieux pour des psychanalystes, puisque aussi bien ce passé fait à proprement parler partie d'une histoire, au titre que j'ai essayé la dernière fois de préciser de ce qu'il en est pour nous de l'histoire, de ce que nous y apportons de contribution essentielle en montrant ce qu'il en est de la fracture, du traumatisme, de quelque chose qui se spécifie de tous les temps du signifiant, et que ce serait vraiment tout à fait méconnaître la fonction que je donne à la parole, et telle que je l'ai, la dernière fois, tout spécialement affirmé si je ne tentais pas, de quelque façon, d'inclure dans ce que j'enseigne, ce que j'enregistre et constate des effets de la mienne, et tout spécialement concernant ce qu'il en advient au niveau de ceux à qui elle s'adresse. C'est pour cela que, dans toute la mesure où nous avançons cette année autour d'un point radical, il ne peut se faire que ceci n'aboutisse pas à mettre en relief quelque chose qui doit donner la clé du passage, ou non, de mon enseignement là où il doit porter. Il doit y avoir quelque rapport étroit entre ce que nous pourrions appeler ces phases, ou ces difficultés mêmes pour appeler les choses par leur nom, et ce que précisément j'ai pu dire et avancer concernant le sujet, pour autant qu'il se divise entre vérité et savoir.

La dernière fois, je n'ai pas, pourtant, intitulé ce discours : « courtois débat entre vérité et savoir ». J'ai parlé du sujet de la science et non pas du savoir. C'est bien là que gît quelque chose, dont j'ai dit aussi qu'il y a quelque chose qui boite, autrement dit, qui ne s'abouche pas d'une façon tout à fait adéquate ni aisée.

C'est bien pour ça d'ailleurs que cette leçon, cet exposé, a pour véritable titre : le sujet de la science, mais comme il doit être mis en vente, la loi

d'un objet vendable, c'est que l'étiquette couvre ce que j'appelle la marchandise, et comme il s'agit évidemment, à l'intérieur, de la science d'une part et de la vérité, à condition que vous mettiez le et dans la parenthèse qu'il mérite, à savoir que c'est un terme qui n'a pas du tout un sens univoque, qu'il peut bien, aussi bien, inclure la dissymétrie, l'oddité dont je parlais tout à l'heure ; La science et la vérité sera le titre de cet exposé, ou bien si vous voulez, La science, la vérité.

Ce qu'il y a dans cet exposé est aussi important par ce que cela laisse en blanc que par ce que cela contient. Dans l'énumération des diverses phases, des divers temps, de la vérité comme cause, vous verrez que s'y sont produites les phases dites causes efficientes et causes finales ; j'ai laissé - dans le discret suspens de ce qui va être bien appelé : débat entre psychanalyse et science - le jeu des rapports des causes matérielles et formelles. C'est de ceci que nous allons avoir aujourd'hui à nous approcher. Dans ce qui s'obtient comme effet de ce que j'enseigne, dans la pratique de ceux qui le reçoivent, je puis constater une certaine tendance, un certain versant, qui est celui, curieuse conséquence de la forme singulièrement stricte que je tente de donner au terme de sujet, le sujet aboutit à une singulière laxité, proprement celle - qu'on pourrait qualifier au dehors et selon l'usage ordinaire de ce terme, de subjectivisme. C'est à savoir que chacun à tour de rôle, et aussi bien suivant je ne sais quel up-to-date, qui peut être à la mode, par exemple d'être un petit peu à la traîne sur la mode, on en a usé comme repère dans la position qu'il prend dans l'activité analytique successivement de l'être et de l'avoir, du désir et de la demande - je ne les dis pas dans l'ordre où je les ai sortis - voire au dernier terme : le savoir et la vérité.

Voilà une des formes d'échappatoire, si je puis dire, j'espère qu'elle n'est que mythique, approximative, que je ne désigne là et pointe qu'une tendance - voilà bien une des formes d'échappatoire les plus radicales à ce que je peux tenter d'obtenir puisque, quel sens aurait-elle cette formulation que je donne de la fonction du sujet comme coupure,

laissant peut-être une certaine indétermination, dans son choix à l'origine, mais dès lors que faite absolument déterminante, s'il ne s'agissait pas, précisément d'obtenir une certaine accommodation de la position de l'analyste à cette coupure fondamentale qui s'appelle le sujet - ici seulement comme identique à cette coupure - la position de l'analyste est rigoureuse. Bien sûr, elle n'est pas tenable. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier, c'est Freud, qui n'en doutait pas. C'est bien pour ça que pour tenir leur place, les analystes ne la tiennent pas.

A ceci, il n'y a pas à proprement parler à remédier, mais il y a à le savoir, ce qui peut être une façon de le contourner. Ici se décèle la différence qu'il y a entre le Wirklichkeit, à savoir la réalisation possible de mes relations avec le psychanalyste pour autant qu'il me laisse à la place où je suis et où j'essaie de serrer un certain type de formules, et la realität qui est au-delà en tant que comme impossible, elle est ce qui détermine notre commun échec.

C'est en quoi tout échec n'est pas comme on l'a enseigné, et comme on continue à le croire, à savoir au niveau le plus rampant de la pensée analytique, tout échec n'est pas forcément un signe négatif, l'échec peut être précisément le signe de fracture où se marque le rapport le plus étroit avec la réalité.

Ceci motive et justifie, je vais rapidement le dire en deux mots : ce pourquoi il me faut la moitié de ces mercredis, les fermer. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ai-je pris cette année le parti de faire moi-même le choix des personnes qui seront invitées à y participer ? C'est pour cette raison très simple : qu'au niveau de l'étude de cette Wirklichkeit il y a un côté dessiné, un côté d'échange direct, un côté de « balle passée », de la parole, qui ne peut se réaliser que dans certaines conditions de choix, de dosage entre les différents types de participants, ceux qui ont, de ma parole, à faire un usage analytique et ceux qui me démontrent qu'on peut la suivre dans toute sa cohérence et sa rigueur jusqu'où elle va, que comme de bien entendu, il faut s'y attendre, si la praxis analytique mérite

ce nom de praxis elle s'insère dans une structure qui vaut, même au dehors de sa pratique actuelle. Il faut donc que s'établisse une possibilité d'échanges - au niveau de quoi, par exemple, puissent être étudiés ces termes qui fraient - qui facilite à ce niveau de connaissance commune, l'usage de certains termes essentiels pour cette partie de notre praxis qui s'appelle théorie et, par exemple, que quelque chose - je ne dis pas.., je n'ai aucune idée préconçue qui puisse être mis là, à l'ordre du jour - qui par exemple, nous montre ce qu'ont déjà pu approcher de notre vérité les stoïciens par exemple, qui se trouvent d'une part nous apporter au niveau de la logique, des références essentielles, qui ont cet intérêt pour nous d'être branche commune pour l'usage le plus moderne qui est fait de la logique d'une part, et d'autre part - ce qui va apparaître dans mes leçons cette année et qui n'est pas une nouveauté pour l'analyste à ceci près que ce n'est point ainsi qu'il le formule -ce qui est impliqué de corporel de cette logique.

Car il ne suffit pas de se souvenir que nous parlons dans l'analyse, d'image du corps. Image quoi ? Image flottante baudruche, ballon, qu'on attrape ou pas. Justement l'image du corps ne fonctionne analytiquement que de façon partielle c'est à dire impliquée, découpée, dans la coupure logique. Alors ça peut être intéressant de savoir que pour les stoïciens, Dieu, l'âme humaine, et aussi bien tout dans le monde, y compris les déterminations de qualité - tout, à part quelques points d'exception dont il ne sera pas sans intérêt de relever la carte - tout était corporel.

Voilà des logiciens pour qui tout est corps. Je ne dis pas que ce soit une étude à laquelle on ne pourrait pas en préférer quelque autre meilleure, on pourrait aussi étudier pourquoi Aristote a tout à fait loupé la question de la cause matérielle, pourquoi la matière, en fin de compte, chez lui, n'est pas cause de tout puisqu'elle est un élément purement positif. On peut prendre les choses où on veut, si on a une praxis comme la nôtre on doit toujours retomber sur les points vifs. Seulement ce choix, alors, ne peut se faire qu'en commun, puisque c'est un choix très spécial et je ne peux pas

laisser se répandre - ce qui ne manquerait pas d'arriver avec le goût des étiquettes - que je vous prêche une psychanalyse stoïcienne.

Nous tâcherons donc de mettre au point ces choses d'un choix commun pour un travail efficace. Je crois que le meilleur système le travail commun est qu'un travail en sorte, qui puisse être communiqué à l'ensemble, à l'ensemble de ceux qui ,ici, me feront l'honneur, je l'espère de poursuivre leur assiduité aux deux premiers mercredis du mois.

Cette remarque étant closes - qui d'ailleurs n'est pas sans intérêt pour les points qui l'ont fait émerger dans mon discours : ce rappel d'une certaine question sur la cause ou sur ce qu'il faut entendre par la matière - je reprends encore ceci : c'est que si mon enseignement a un sens, s'il est cohérent avec le structuralisme qu'il met en valeur, s'il a pu se poursuivre et s'édifier d'an en an, il me semble qu'il est assez normal de considérer qu'il a trouvé faveur dans ceci que, la formulation structuraliste pour se fonder - rappelez-vous ceux qui le peuvent, mon premier graphe échafaudé pendant toute une année, patiemment, rappelez vous ce premier graphe, ce rapport en réseau des fonctions déterminantes de la structure du langage et du champ de la parole - si cette structure en réseau, par exemple, a un avantage, c'est précisément d'appartenir - au premier mot[?] monde près, mais je l'emploie vite pour me faire entendre - à un monde topologique, ce qui veut dire, où les connexions ne se perdent pas parce que le fond est déformable, souple, élastique. Ce n'est pas nouveau ça, même les gens rebelles ont très bien compris de quoi il s'agissait. De sorte que c'est ce qui permet que l'édifice ne s'écroule pas, ne se déchire pas, en raison des modifications des proportions de la métrique de l'ensemble quand j'apporte de nouveaux termes, et que ,comme tout à l'heure je l'évoquais, après l'être et l'avoir, je parle du désir et de la demande, il s'agit d'apercevoir où la structure les branche - ces quatre termes - l'un sur l'autre. Il ne me semble pas que ce soit à proprement parler impossible.

Il y a là sur la droite, le rappel de quatre de ces réseaux structuraux. D'abord sous votre nez :

le trou qui désigne ce dont je vais parler aujourd'hui.

Puis vous avez le graphe, le graphe de deux étages et la fonction de la parole pour autant que s'y différencie l'énonciation de l'énoncé.

A droite de celui-ci, quelque chose comme un lambeau carré, un champ, où ceux pas tellement rares qui me lisent (encore que je n'en apprenne jamais rien) ont pu le relever au début d'un article qui s'appelle : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »

Il est vraiment très frappant que depuis le temps - il y a déjà quatre ans - que j'ai inscrit au tableau pour mon auditoire, psychanalytique précisément, l'année de mon séminaire sur l'identification, le schéma topologique de ce qu'on appelle le plan projectif, de ce que j'ai introduit sous le terme de cross-cap en ce moment de mon enseignement, qu'il ne soit jamais venu à l'idée de personne de s'apercevoir que la bande de Moebius en tant - nous allons y revenir tout à l'heure - qu'elle est découpable dans ce plan projectif avec un reste - nous dirons lequel - que la bande de Moebius est là inscrite qui vous attendait depuis longtemps - il faut le dire, mais enfin on ne saurait reprocher à quiconque de ne l'avoir pas deviné - néanmoins les lettres que j'avais inscrites, i - M - I - m, ce n'est pas pour le plaisir de faire mimi, que je les ai mises là. Elles pouvaient peut-être faire soupçonner quelque chose, à savoir cette fonction d'application que je donne à la bande de Moebius pour vous faire saisir ce qu'il en est de la coupure constituante de la fonction du sujet.

Il y a, tout en bas, je vous le signale en passant pour ceux que ça chantera de le relever aujourd'hui, un nouveau petit graphe que je vous donne comme objet de réflexion qui est à proprement parler utile pour saisir les rapports de ce que j'ai appelé - et continue de faire fonctionner - comme le signifiant, avec ce qui nous sera tout spécialement utile de considérer cette année, son fonctionnement dans ce qui est non pas seulement le langage, dont je vous

ai dit qu'il n'y a pas de métalangage : ce qui implique que dès lors ce qui, bien entendu, se présente comme tel, la logique - qu'est-ce la logique ? sinon justement une tentative de métalangage - que la logique n'en est qu'une chute, et qu'elle ne se conçoit, prend, et recèle, qu'à la considérer comme telle.

C'est pourquoi dans ce schéma d'en bas, vous avez à la pointe de droite - quelque chose que j'ai écrit phon. ou phonème - l'élément proprement phonématique du signifiant. Il est formé par quelque chose qui apparaît aux deux pôles, inférieur et supérieur, comme symbole indicatif, que je puis avancer maintenant, puisque l'année dernière j'ai pu vous montrer ce qu'il en est dans sa fonction centrale, de ce terme d'indication. Le type en est le shifter. Ce qui est essentiellement indiqué, c'est toujours plus ou moins le trou du sujet, du sujet de l'énonciation.

Au bord inférieur, le symbole - mais peut-être le terme va-t-il vous surprendre, et c'est précisément que je ne peux l'introduire dans toute sa crudité qu'à ce point de l'élaboration, parce qu'alors il ne domine pas tout, il n'emporte pas tout - le symbole imitatif.

Voilà ce qui concourt dans le phonème, et le phonème vous renvoie au pôle de la combinaison logique qui est à saisir au bout de la ligne horizontale sur la droite.

La relation de ce résultat logique avec les index et les termes lexicaux dont je puis, à partir de là, fort bien admettre qu'ils admettent des éléments d'imitation, leur relation c'est toute l'affaire de la logique en tant qu'une logique est constitutive de la science. Cela ne change rien au fait qu'il n'y a pas de métalangage.

Le petit schéma d'en haut est pour vous rappeler qu'à l'entrée d'un article qui s'appelle : La lettre volée, vous avez, un certain nombre de concaténations concernant la chaîne signifiante, qui peut-être s'éclaireront un peu plus - mais dont je peux pas dire que, jusqu'à présent elles aient eu une grande vertu d'illumination - qui s'éclaireront

un petit peu plus de ce dans quoi nous allons avancer tout à l'heure.

Et alors ? Il s'agit de partir du sujet, du sujet de la science tel que nous avons cru pouvoir le pointer en cette expérience de Descartes, signe d'un point d'évanouissement, mais aussi bien dans l'effort logique de Frege par où il nous désigne où le un doit surgir, si nous voulons en donner le fondement purement logique, c'est-à-dire proprement au niveau de l'objet zéro.

Ces deux rappels de l'année dernière ne suffisent-ils pas à rendre étonnante et significative l'écoute que je rencontre, que tel, et des meilleurs, se soit montré lui-même surpris de l'accent que j'ai mis, lors de mon dernier exposé, sur le sujet de la science.

Ce ne sont pas là remarques vaines, à étudier ce qu'il en est de certaines surdités, momentanée d'ailleurs, justement parce que freudiens, nous ne nous satisfaisons absolument pas du terme de scotomisation, à savoir que pour nous, le trou, et pour les meilleures raisons, ne peut pas être dans la perception, c'est à proprement parler une connerie sur laquelle on a édifié beaucoup.

Toute la psychiatrie anglaise, pendant plusieurs années, n'a parlé que d'hallucinations négatives. Que c'est autrement structuré et qu'il suffit pour cela de lire l'article que Freud a fait tout expressément pour le montrer et qui s'appelle Fetichismus, en quoi consiste la spaltung, la division de la réalité elle-même, dans le sujet, dit pervers à l'occasion.

C'est bien pour ça qu'il est intéressant de pointer de telles remarques, de tels accidents, en tant que j'ai le bonheur après tout, ça ne paraissait pas un bonheur à mon cher et défunt ami, Maurice Merleau-Ponty, qui bien plutôt, à la pensée que je recueillais - l'après-midi même du jour où j'avais alors à Sainte-Anne alors à m'exprimer - que je recueillais les désarrois divers de mes propres auditeurs. J'y vois au contraire, pour eux comme pour moi beaucoup d'avantages.

Alors, repartons maintenant du trou. Le trou, il y a longtemps très longtemps que je lui donne, quant au fonctionnement de l'ordre symbolique la fonction

essentielle. Ai-je besoin à rappeler, un certain meeting, congrès, attroupement, comme vous voudrez qui se passait à Royaumont, et où ayant fait un rapport sur la direction de la cure, et tout ce qui s'ensuit, les principes de son pouvoir, je ne leur ai parlé - parce qu'il fallait bien changer de disque puisque le discours était déjà imprimé - je ne leur ai parlé, à la stupéfaction d'un journaliste qui est entré là on ne sait par quelle porte, je ne leur ai parlé que du pot de moutarde, en partant de ce fait d'expérience qui s'était une fois de plus confirmé au déjeuner, que le pot de moutarde est toujours vide. Il n'y a pas d'exemple qu'on ouvre un pot de moutarde et qu'on trouve de la moutarde dedans. Ce pot de moutarde c'est la création symbolique par excellence et tout le monde le sait depuis longtemps. S'il n'y avait pas d'être qui parle il y aurait peut-être des creux dans le monde, des flaques, des dépressions, des choses qui retiennent, il n'y aurait pas de vase.

On aurait tort de croire que ce soit pour rien que ça fasse partie pour nous des premiers reliefs et essentiels à trouver de la civilisation. Les céramiques, puis les vases en bronze, la quantité prodigieuse de ces choses que nous trouvons ! Et qu'il ne reste que ça, ça devrait quand même nous tirer l'oreille et bien d'autre chose encore ! Enfin, il ne suffit pas de tirer l'oreille pour la faire entendre, il faut croire.

Évidemment, il y avait d'autres choses avant, le premier gisement historique - ça porte un joli nom en danois mais je suis incapable de le prononcer - c'est un amas de détritits, alors, là nous avons le petit(a).

Et le vase n'est pas un objet(a). Ça a servi depuis très longtemps à exprimer quelque chose.

Quoi ? Est-ce que c'est une leçon de théologie ? Vous savez : Dieu le grand ouvrier, « de même nous dit-on au catéchisme qu'il faut un potier pour faire un pot, de même ... ».

Que n'en avons-nous mieux profité ! Car ça ne dit pas du tout ce dont ça cherche à nous convaincre. Ça nous dit quoi ?

« Deus gravita mundum, ex nihilo. »

Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que le vase il le fait autour du trou, que ce qui est essentiel, c'est le trou.

Et parce que c'est essentiel que ce soit le trou, l'énoncé juif que Dieu a fait le monde de rien est à proprement parler - Koyré le pensait, l'enseignait et l'a écrit - ce qui a frayé la voie à l'objet de la science.

On est empêtré, on reste collé à toutes les qualités, quelles qu'elles soient, depuis la force, l'impulsion, la couleur, tout ce que vous voudrez jusqu'à la perception, bref au morceau de craie auquel la progéniture socratique reste collée comme les mouches sur du papier à mouche depuis deux mille ans, à savoir Lagneux et aussi bien Alain, là, à spéculer sur l'apparence. Eh bien, il faut que nous arrivions à voir comment elle est aussi la réalité.

C'est comme ça que la philosophie et la science, l'une par rapport à l'autre, ont pris de solides tangentes.

Alors ? Je pense être en mesure de vous le dire tout de suite. Le bout de craie devient objet de science à partir du moment et dès le moment où vous partez de ce point, qui consiste à la considérer comme manquant.

C'est ce que je vais essayer de faire sentir tout de suite. Mais dès maintenant, je ne veux pas perdre l'occasion d'agrafer au passage ce que signifie la cause matérielle. Si vous êtes philosophe, Je vous dirai que la matière, c'est la moutarde, c'est à dire ce qui remplit le vide. Aristote qui était pourtant si bien orienté dans sa conception de l'espace est fort loin de cette étendue terriblement glissante qui est le véritable problème, à toujours reposer dans notre progrès dans les sciences mathématico-physiques. Il avait très bien vu que le lieu, voilà ce qui permettait de donner, de l'espace une conception qui ne s'épendrait pas indéfiniment, qui ne nous mettrait pas à la question de ce faux infini. Seulement voilà, après être si bien parti que d'avoir défini le lieu comme le dernier contenant, le dernier étant celui qui est non nu, eh bien voilà parce qu'il était grec et qu'il n'avait pas lu la bible, il n'a pas pu admettre qu'il y ait un vide séparant les objets, alors il a rempli le

pot de moutarde, c'est à cause de ça qu'on y est resté pendant un certain nombre de siècles !

Est-ce à dire que la cause matérielle c'est le pot, création incontestablement divine comme toute création de la parole, et à quoi se réduit strictement ce qui est dit strictement dans le texte de la genèse ? Mais non. Et c'est là, la remarque que je voulais pointer en passant. Des pots, nous en trouvons des tas, je vous l'ai dit tout à l'heure, et dans les tombes, partout où règne ce qu'on appelle les cultures primitives. Eh bien, à des desseins tout à fait précis, à savoir que les collectionneurs futurs ne puissent pas les donner comme pots de fleurs à leur petite amie, à seule fin que ces pots se conservent, les gens qui les déposent dans les sépultures y font un trou au centre, ce qui vous prouve que c'est bien du côté du trou qu'il faut chercher la cause matérielle. Voilà quelque chose qui cause quelque chose, un trou dans le vase : voilà le modèle.

Si vous prenez le sommet de l'élaboration scientifique qui en est, en même temps la clé de voûte et la cheville essentielle, vous obtenez quoi ? Vous obtenez ce qu'on appelle l'énergétique. L'énergétique n'est pas ce croit un auteur qui l'oppose, comme un complément à ma théorie structurale de la psychanalyse. Il s'imagine que l'énergétique, sans doute, c'est ce qui pousse, voilà la culture des philosophes

L'énergétique si vous vous reportez, par exemple, à quelqu'un d'aussi autorisé quand même que [Feinman] dont je n'ai pas attendu qu'il ait le prix Nobel, je vous prie de le croire, pour l'ouvrir, dans un traité en deux volumes qui s'appelle Lectures on physics et qui pour ceux qui ont le temps, enfin, je ne saurai leur recommander une meilleure lecture car c'est un cours en deux ans, absolument exhaustif. Il est tout à fait possible de couvrir tout le champ de la physique, à son niveau le plus élevé en un certain nombre de leçons qui, finalement ne pèsent pas plus d'un kilogramme et demi.

Dans le troisième chapitre, ou le quatrième, je ne sais pas, il met le lecteur ou l'auditeur, je ne sais pas, au parfum de ce qu'est l'énergétique. Ce n'est pas moi donc, qui ai inventé ça pour servir mes thèses. Je me suis souvenu que j'avais lu ça

quand j'ai eu le volume, c'est à dire il y a un an et demi (prière de consulter le premier paragraphe du chapitre 4 : conservation of energy ).

Qu'est ce qu'il trouve de mieux pour en donner l'idée à des auditeurs supposés vierges de ce qu'il en est de la physique, puisque jusque là, ils n'ont reçu d'enseignement que d'incompétents.

Il suppose un petit morveux, qu'il appelle Denis the menace, Denis le danger public. On lui donne 28 petits blocs, mais comme c'est une brute, ils sont en platine, indestructibles, insécables, indéformables. Il s'agit de savoir ce va faire la maman chaque fois que - discrète comme il convient, c'est-à-dire pas américaine - elle rentre dans la chambre du bébé et que tantôt elle ne trouve que vingt-trois blocs, tantôt vingt-deux.

Il est clair que ces blocs se retrouveront toujours, soit sur le sol du jardin (parce qu'ils auront passé par la fenêtre), soit dans une différence de poids que l'on pourra constater d'une boîte (que bien entendu on n'ouvrira pas), soit parce que l'eau de la baignoire aura légèrement monté, mais comme l'eau de la baignoire est trop sale pour qu'on en voit le fond, c'est par cette légère élévation de niveau qu'on saura où sont passés les blocs. Je ne vous lis pas tout le passage, le temps me manque, il est sublime. L'auteur pointe qu'on retrouvera toujours le même nombre constant de blocs à l'aide d'une série d'opérations qui consisteront à additionner un certain nombre d'éléments, par exemple, la hauteur de l'eau divisée par la largeur de la baignoire, à additionner cette division curieuse à quelque chose d'autre qui sera par exemple, le nombre total de blocs restants - vous suivez j'espère, personne ne grimace - c'est-à-dire à faire cette chose, je vous le dis en passant, qui est incluse dans la moindre formule scientifique qui est, que non seulement on additionne, mais qu'on soustrait, qu'on divise, , qu'on opère de toutes les façons avec quoi ? Avec des nombres grâce à quoi on additionne - faute de quoi il n'y aurait pas de science possible - on additionne communément des torchons avec des serviettes, des poires avec des poireaux, n'est ce pas ?

Or qu'est-ce qu'on apprend aux enfants quand ils commencent d'entrer, - j'espère qu'il n'en est plus ainsi maintenant, mais je n'en suis pas assuré - justement pour leur expliquer les choses, on leur dit le contraire, à savoir qu'on ne les additionne pas les torchons avec les serviettes, ni les poires avec les poireaux moyennant quoi, naturellement, ils sont définitivement barrés aux mathématiques. Revenons à notre Feinman, cette parenthèse ne peut que vous égarer. Feinman conclut, voilà l'exemple, un chiffre va toujours sortir constant : 28 blocs. Eh bien, dit-il, l'énergétique, c'est ça. Seulement il n'y a pas de blocs, ceci veut dire que ce chiffre constant qui assure le principe fondamental de la conservation de l'énergie - je dis non seulement fondamental, mais dont le seul frémissement à la base, suffit à mettre tout physicien dans la panique absolue - ce principe doit être conservé à tout prix, donc il le sera forcément puisqu'il le sera à tout prix, c'est la condition même de la pensée scientifique. Mais qu'est-ce que ça veut dire que la constante, qu'on retrouve toujours le même chiffre ? Car tout est là. Il ne s'agit que d'un chiffre. Ça veut dire que quelque chose qui manque comme tel - il n'y a pas de blocs - est à retrouver ailleurs dans un autre monde de manque. L'objet scientifique est passage, réponse, métabolisme métonymie (si vous voulez, mais attention...), de l'objet comme manque. Et à partir de là, beaucoup de choses s'éclairent. Nous nous reportons à ce que l'année dernière nous avons pu mettre en évidence de la fonction du Un. Est-ce qu'il ne vous apparaît pas que le premier surgissement du Un concernant l'objet, c'est celui de l'homme des cavernes - pour vous faire plaisir si vous vous plaisez encore à ces sortes d'images - qui rentre chez lui où il y a un petit peu de provisions ou beaucoup, pourquoi pas, et qui dit : « il en manque un », c'est ça l'origine du trait unaire, un trou.

Bien sûr on peut pousser les choses plus loin, et même nous n'y manquerons pas. Remarquez que ceci prouve que notre homme des cavernes est déjà au dernier point des mathématiques, il connaît la théorie des ensembles, il connote : il en manque un, et sa collection est déjà faite.

Le véritable point intéressant c'est évidemment le Un qui dénote, là il faut le réfèrent, et les stoïciens nous serviront.

Il est évident que la dénotation là, est quoi ? Sa parole, c'est à dire la vérité qui nous ouvre, elle, sur le trou, à savoir : pourquoi UN ? Car cet UN, ce qu'il désigne c'est toujours l'objet comme manquant. Et ou serait donc la fécondité de ce qu'on nous dit, à être la caractéristique de l'objet de la science, qu'il peut toujours être quantifié.

Est-ce que c'est seulement que, par un parti-pris qui serait véritablement incroyable, que nous choisissons de toutes les qualités de l'objet seulement celle-ci : la grandeur, à quoi ensuite nous appliquerions la mesure, dont on se demande dès lors d'où elle nous vient. Du ciel bien entendu. « Chacun sait que le nombre - c'était tout du moins ainsi que Krodcker s'exprimait si mon souvenir est bon - le nombre entier est un cadeau de Dieu ».

Les mathématiciens peuvent se permettre des opinions aussi humoristiques. Mais la question n'est pas là, c'est justement de rester collé à cette notion - que la quantité c'est une propriété de l'objet et qu'on la mesure - qu'on perd le fil, qu'on perd le secret de ce qui constitue l'objet scientifique. Ce qui se mesure à l'aune de quelque chose - qui est toujours quelque chose d'autre dans les dimensions, et elles peuvent être multiples - de l'objet comme manque. Et la chose est si peu sensible que ce dont nous aurons à nous apercevoir, c'est que la véritable expérience qu'on fait dans l'occasion est celle-ci : à savoir que le nombre en soi, n'est pas du tout un appareil de mesure, et la preuve en a été donnée au lendemain même des inspirations pythagoriciennes : on a vu que le nombre ne pouvait pas mesurer ce qu'il permet lui-même de construire, à savoir qu'il n'est même pas foutu de donner un nombre, un nombre qui d'aucune façon n'exprime d'une façon commensurable, la diagonale du carré qui n'existerait pas sans le nombre.

Je n'évoque ceci ici que par ce que cela a d'intéressant que si le nombre pour nous, est à concevoir comme fonction du manque ; ceci, cette simple remarque que j'ai faite à propos de la

diagonale incommensurable nous indique quelle richesse nous est offerte à partir de là.

Car le nombre nous fournit, si je puis dire, plusieurs registres de manque. Je précise pour ceux qui ne se sont pas spécialement intéressés à cette question : un nombre dit irrationnel, qui est pourtant, au moins depuis [Dedeuking] à considérer comme un nombre réel, n'est pas un nombre qui consiste en quelque chose qui peut s'approcher indéfiniment, il n'est plongeable dans la série des nombres réels, précisément qu'à faire intervenir une fonction, dont ce n'est pas un hasard qu'on l'a appelé la coupure. Ça n'a rien à faire avec un but qui se recule comme quand vous écrivez : 0,333333333 qui est un nombre ,lui, parfaitement commensurable : c'est un tiers de 1.

Pour la diagonale on sait depuis les Grecs pourquoi elle est strictement incommensurable, à savoir que pas un de ses chiffres n'est prévisible jusqu'à la fin des fins. Ceci n'a d'intérêt que de vous faire envisager que, peut-être, les nombres nous fourniront quelque chose de très utile pour structurer ce dont il s'agit pour nous, à savoir la fonction du manque.

Nous voici donc devant la position suivante : le sujet ne peut fonctionner qu'à le définir comme une coupure, l'objet comme un manque. Je parle de l'objet de la science, autrement dit : un trou. Les choses vont si loin que je pense vous avoir fait sentir que seul le trou, en fin de compte, peut passer pour ceci qui, effectivement nous importe, c'est-à-dire la fonction de cause matérielle. Voici les termes entre lesquels nous avons à serrer un certain nœud.

Puisque je n'ai pu, aujourd'hui avancer mon propos aussi loin que je l'espérais, en conséquence du fait que les choses n'étaient point écrites, et puisque aussi bien je ne peux pas espérer, en huit jours, faire à ma discrétion le choix nécessaire, je ferai ce troisième mercredi de ce mois, par exception, le même séminaire ouvert où vous êtes donc tous conviés.

Pour ponctuer, pointer, ce dont il va s'agir, je ferai l'opposition. Quel rapport concevoir de l'objet (a) de la psychanalyse avec cet objet de la science, tel que je viens d'essayer de vous le présentifier. Il ne suffit pas de parler du trou, alors que

pourtant, bien sûr, il me semble, au moins pour les plus vifs que la solution doit déjà vous apparaître pointée - c'est le cas de le dire - à notre horizon. La fonction du manque - je n'ai pas dit l'idée, faites attention, cette idée, nous savons comment elle a attrapé Platon par la cheville et qu'il ne s'en est point dépêtrée - la fonction du manque, nous la voyons surgir, subir la fuite nécessaire par la chute de l'objet a et c'est tout ce que ces dessins - que j'ai amenés aujourd'hui, que je ramènerai la prochaine fois - sont faits pour vous faire toucher du doigt. Telle structure est nécessaire pour qu'une coupure détermine le champ, d'une part du sujet tel qu'il est nécessité comme sujet de la science et d'autre part, le trou où s'origine un certain mode d'objet, le seul à retenir, celui qui s'appelle objet de la science et comme tel peut être cette sorte de cause sur laquelle j'ai laissé la dernière fois le point d'interrogation, est-elle, comme il apparaît, seulement la forme des lois ? Ou bien, où s'accroche-t-elle cette face manifestement matérialiste par laquelle peut être justement désignée la science. C'est bien en ce nœud de la fonction du manque que gît et qu'est recelé ici le point tournant de ce qui est en question. Et qu'allons-nous avoir en ce point qui est un point de béance ? Nous l'avons vu l'année dernière à propos de la genèse fregéenne du nombre 1. C'est pour sauver la vérité qu'il faut que ça fonctionne. Sauver la vérité ce qui veut dire : ne rien vouloir en savoir.

Il y a une autre position qui est de jouir de la vérité. Eh bien ça, c'est la pulsion épistémologique, le savoir comme jouissance avec l'opacité qu'il entraîne dans l'abord scientifique de l'objet, voilà l'autre terme de l'antinomie, c'est entre ces deux termes que nous avons à saisir ce qu'il en est du sujet de la science, c'est là que je compte le reprendre pour vous emmener plus loin.

Entendez bien, pour parler de cette fonction radicale, je n'ai rien fait encore surgir de ce qu'il en est de l'objet a, mais vous devez bien sentir que le même schéma, justement, que je n'ai pas reproduit, le schéma des deux cercles au temps où je vous ai dépeint la fonction de l'aliénation comme telle, rappelez vous l'exemple :

« la bourse ou la vie, la liberté ou la mort ? »

je vous ai expliqué que le schéma de l'aliénation c'est cela, un choix qui n'en est pas un, en ce sens qu'on y perd toujours quelque chose, ou bien le tout. Vous jouissez de la vérité mais qui jouit, puisque vous n'en savez rien ?

Ou bien, vous avez non pas le savoir mais la science et cet objet d'intersection qui est l'objet(a) vous échappe là est le trou, vous avez ce savoir amputé.

Tel est le point sur lequel je m'arrêterai aujourd'hui.